Christian Bromberger *et al.*, *Un corps pour soi*

Paris, PUF, 2005, 151 p., notes bibliogr., ill. (« Pratiques physiques et société »).

Jean-Pierre Digard

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2439>

DOI : 10.4000/lhomme.2439

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2006

Pagination : 247-250

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Jean-Pierre Digard, « Christian Bromberger *et al.*, *Un corps pour soi* », *L'Homme* [En ligne], 179 | 2006, mis en ligne le 07 juillet 2006, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/2439> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.2439>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Christian Bromberger *et al.*, *Un corps pour soi*

Paris, PUF, 2005, 151 p., notes bibliogr., ill. (« Pratiques physiques et société »).

Jean-Pierre Digard

- 1 LE CORPS aura été l'un des grands sujets de l'année 2005. Sans parler des dossiers ou numéros spéciaux de magazine, c'est par dizaines que se comptent les essais et travaux de sciences humaines qui, depuis plusieurs mois, scrutent sous toutes ses faces cet objet intrigant et troublant. L'ouvrage auquel ces lignes sont consacrées réunit les contributions de six de ces principaux scrutateurs, anthropologues et sociologues, autour d'une interrogation centrale pointée par deux d'entre eux, Pascal Duret et David Le Breton, dans leur introduction : pourquoi « le corps s'efface[-t-il] sous un revêtement de signes » ? « En quoi le soi a-t-il besoin du corps ? » (p. 7).
- 2 Dans la première des six contributions, joliment intitulée « Trichologiques », Christian Bromberger livre les premiers résultats d'une vaste étude sur les « langages de la pilosité » entamée il y a plusieurs années. Mobilisant une documentation considérable, qui n'ignore aucun continent ni aucune époque, C. Bromberger conduit le lecteur, au fil des terrains qu'il a lui-même parcourus, des vertus énergisantes de la pilosité – véritable « complexe de Samson » – des footballeurs contemporains, aux représentations politiciennes de la barbe du révolutionnaire caspien Mirzâ Kouchek Khân et à la petite « révolution » que constitue l'épilation précoce des sourcils des jeunes Iraniennes sous la République islamique. Cet inventaire donne lieu à quelques rappels salutaires – « d'une culture ou d'un contexte à l'autre, les mêmes signes peuvent recouvrir des significations opposées » (p. 12), d'où « la difficulté qu'il y a à élaborer une « trichologie » générale où, à chaque signe pileux, correspondrait une signification invariante » (p. 13) – et, déjà, à quelques conclusions : « Partout, l'apparence pileuse trace une frontière entre soumis et insoumis » (p. 17). Confrontant ensuite les attitudes des religions du livre quant à la pilosité (corps, barbe et moustache), C. Bromberger y trouve, comme pour les prescriptions alimentaires (alcool, porc), « des différences qui forment système », plus précisément « un système

d'oppositions réciproques » (p. 18) – grille d'analyse qui s'applique également, comme il le montre enfin, au cas des Aïnous « trichophiles » et des Japonais « trichophobes ».

- 3 Au total, la pilosité témoigne de propriétés signifiantes dans quatre registres principaux. 1) Elle informe sur le genre. À cette fin, la plupart des cultures ont tendance à creuser les différences pileuses entre les sexes – le « lisse féminin », le « dru masculin » – que la nature a posées ; cet « ordre naturel » a souvent été brutalement rappelé par les autorités étatiques, religieuses ou même médicales ; à l'inverse, les refus de s'y conformer correspondent à des gestes de rupture par rapport aux normes de la sexualité (tonsure ecclésiastique, coiffure « à la garçonne ») ou à des châtiments (tonsure des femmes adultères) ou encore à « une marque des temps contemporains où les codes apparaissent brouillés, crépusculaires et où une logique optionnelle semble prévaloir sur une logique normative » (p. 29). 2) La pilosité classe les individus en fonction des statuts sociaux, des appartenances ethniques. Ce langage apparaît particulièrement riche en Afrique et dans certaines parties de l'Amérique : coiffures « afro », dreadlocks, ou, à l'inverse, défrisage des cheveux crépus ou encore adoption des coiffures « rasta » par de jeunes Blancs. Là encore, « adopter par sympathie ou par fantaisie l'apparence de l'Autre – ne fût-ce que temporairement – est devenu une option prisée, mais naguère impensable, dans un monde globalisé où s'offre à l'individu une palette de choix contrastés pour se construire une image » (p. 35). 3) La pilosité situe par rapport à l'ordre du monde et ses marges. Elle permet de « symboliser une expérience spirituelle ou un rapport singulier au sacré : les ascètes, les ermites, les possédés, les chamanes, les magiciens (tel Merlin) se différencient du commun des hommes de religion par leur échevellement [sic] ou par le rasage intégral de leur crâne » (p. 35). Inversement, « la domestication du poil marque, dans les mythes comme dans les représentations de l'histoire, la transition vers l'humanité et vers la civilisation » (p. 38). 4) La pilosité informe sur l'esthétique dominante : « L'analyse des styles pileux ne doit pas cependant se borner à l'inventaire descriptif des modes qui se sont succédé mais s'intégrer dans le champ plus large d'une histoire des tendances esthétiques. Il y a de profondes affinités entre l'art de façonner ses poils, celui de cultiver son jardin ou celui de décorer sa maison » (p. 39).
- 4 Après le large échantillon comparatif et l'épaisseur érudite de la contribution de C. Bromberger, celle de Pascal Duret sur le body-building féminin impose au lecteur un brusque changement d'échelle. Son étude est en effet centrée sur les pratiques et les représentations de deux (seulement deux) adeptes de cette discipline. Au-delà de leurs différences – « Marie fait du body-building [comme loisir] quand Isabelle est body-buldeuse » (p. 50), *all-time-in*, aurait dit Erving Goffman – et chacune à sa manière, ces deux sportives cherchent l'affirmation de soi dans la volonté et l'ascèse sportives, et la légitimation à travers les compétitions.
- 5 Dans « Le corps dans tous ses états », titre de la troisième contribution, Jean-Claude Kaufmann s'efforce de résumer « les dynamiques corporelles agitant l'individu ou manipulées par ce dernier » (p. 68) en trois grandes catégories. 1) Le « corps visible » s'adresse à la perception par autrui. Exemple : la pratique des seins nus sur les plages. Celle-ci entraîne la diffusion de normes esthétiques (du « beau sein » mais aussi du « trop beau sein ») et d'une « tyrannie de la beauté » dont on s'aperçoit qu'elle joue un rôle non négligeable jusque dans le domaine professionnel. 2) Le « corps sensible » dicte des « décisions sensibles » comme la poursuite d'une liaison au matin qui suit la première nuit d'amour : ici, ce sont bien les sensations qui sont déterminantes. 3) Et

enfin, le « corps secret stocke au plus profond de nous une mémoire infraconsciente qui résulte de notre trajectoire biographique » (p. 83) – cf. la notion de « mémoire involontaire » évoquée par Proust dans *À la recherche du temps perdu...* et les développements sur ce thème par Bernard Lahire dans *L'Homme pluriel : les ressorts de l'action*¹. Et Jean-Claude Kaufmann de conclure : « le dédoublement corporel est dans l'ordinaire du quotidien. Le corps biologique est autorégulé et strictement délimité. Le corps socialisé est un hybride à géométrie variable » (p. 86).

- 6 S'intéressant aux « signes [corporels] d'identité à l'adolescence », David Le Breton commence par six pages (pp. 89-94) de généralités sur « l'adolescent » « dans le contexte individualiste de nos sociétés » que « la fonction d'autorité déserte » (p. 90) et où, de ce fait, « le souci d'être soi n'impose plus la référence à une norme extérieure mais un bricolage sur ce qui paraît possible à l'instant » (p. 91). Dans ce contexte, les manières de s'habiller, de se coiffer... « sont des affichages de soi, des emblèmes, d'emblée un discours sur soi » (p. 94). On en arrive enfin, page 95, au sujet de l'article, les marques corporelles. Tatouage, piercing, scarifications, implants, etc., sont décrits comme des « portes identité » (selon l'expression d'Erving Goffman) et comme des instruments d'une double stratégie : il s'agit, par leur truchement, de se rassembler en se ressemblant (« looks » techno, gothique, biker, tribal...) tout en se démarquant (de la famille, des adultes...) : « La culture des pairs supplante la culture des pères » (p. 91). Certains adolescents voient aussi dans le piercing et/ou le tatouage « un bouclier symbolique contre les menaces de la vie courante » (p. 102). D'autres enfin les vivent comme des rites de passage, des substituts de conduites à risque, voire d'ordalies où, à la différence des conduites à risque dans lesquelles on joue le tout pour le tout, on s'essaie plutôt ici à « jouer la partie pour sauver le tout » (p. 112)... Est-il besoin de préciser qu'on peine quelque peu à suivre Le Breton dans ses dernières extrémités interprétatives ?
- 7 François de Singly, auteur de « Le soi dénudé : sur l'inscription corporelle de l'identité intime », n'est pas moins insaisissable. Lui aussi commence par asséner au lecteur des considérations pour le moins usées ou discutables sur la société occidentale. Pour lui, la modernité correspond à la transition de la « communauté », holiste, où l'individu est défini par ses appartenances, à la « société », où l'individu est d'abord lui-même. De l'exemple, pour le moins malheureux, du citoyen dans l'isoloir, qui serait, face à son bulletin de vote, dépouillé de ses enveloppes sociales, Singly déduit : « La "nudité" est donc au cœur du processus démocratique » (p. 116). D'où son projet de montrer que « cette symbolique du nu caractérise les sociétés contemporaines occidentales, au prix de certaines tensions », notamment d'une « identité clivée entre une dimension statutaire et une dimension intime » (*ibid.*). Ainsi, « l'individu peut jouer avec son corps, au moyen de la chirurgie esthétique afin de démontrer, par exemple par sa jeunesse, la permanence de soi ; il ne peut pas – jusqu'à présent – au sens strict « refaire sa vie » en reprenant un autre visage. Il est obligatoire que le « rôle » joué ou le « masque » porté (étymologiquement équivalents) puisse être déposé, seul le « vrai » soi ne peut pas être définitivement oublié » (p. 137). Déjà particulièrement filandreuse dans sa forme et dans sa construction, la démonstration s'appuie uniquement sur des « faits » extraits d'œuvres de fiction, ce qui diminue encore sa valeur démonstrative.
- 8 Par contraste, Georges Vigarello, dans « Beauté féminine, beauté culturelle : l'invention de la « ligne » dans l'idéal esthétique », fait figure de styliste et d'empiriste. Suivant un fil chronologique, il commence par évoquer le prestige traditionnel du « haut », qu'une

taille très marquée sépare « des parties basses devenues pilotis ». Puis, vers la fin du XIX^e siècle, le « bas » commence à prendre sa revanche avec l'apparition de la silhouette en S : « Rentrez tout sauf le cul et les seins », conseille une célèbre demi-mondaine américaine. Enfin, la contestation de la cambrure ouvre le chemin à une « beauté de combat ». Entre les deux guerres, les vêtements du styliste Poiret s'appuient sur les épaules au lieu de la taille, libérant le corps de la femme : « toutes les femmes donnent l'impression d'avoir grandi », affirme Vogue. La « ligne » est née, qui sera la cause d'autres souffrances (voir la « tyrannie de la beauté » évoquée plus haut). Surtout, et c'est ainsi que Vigarello conclut, l'invention de la « ligne », « loin d'être une simple aventure formelle, traduit déjà un changement de corps. Elle traduit aussi, bien davantage et pour la première fois, un changement de statut » (p. 151). Là, pas de théorisation tirée par les cheveux, mais une écriture élégante et précise, malgré, parfois, quelques raccourcis exagérément réducteurs. Par exemple, à lire que « la femme de la tradition a d'abord à se montrer, à se contrôler, et non à « faire » ou à « réaliser » » (p. 142), on comprend (plus qu'il n'est dit) que Vigarello traite des seules classes supérieures – un parti pris qu'il aurait été souhaitable d'annoncer et de justifier.

- 9 Voilà, au total, un ouvrage sans doute intéressant, mais profondément inégal à plus d'un titre. C'est d'abord un livre édité sans soin : appareil critique disparate, présenté sous forme, tantôt de notes infrapaginales, tantôt de références dans le texte renvoyant à des bibliographies finales ; nombreuses coquilles, dont certaines cocasses comme cette « apparence piteuse » (pour pileuse) de la page 9, dans l'introduction de Pascal Duret et David Le Breton ! C'est ensuite un livre dont les différents auteurs semblent ne pas avoir reçu (ou respecté) les mêmes consignes quant à la teneur de leur propos. Une seule contribution est originale ; les autres se limitent pour l'essentiel à des synthèses plus ou moins édulcorées de travaux déjà publiés. Plusieurs souffrent en outre d'un déséquilibre flagrant entre bases empiriques et élaborations théoriques, celles-ci dépassant de beaucoup ce que celles-là autorisent, au point qu'on en arrive parfois à s'interroger sur ce qui distingue certains travaux de sciences sociales d'une certaine philosophie notoirement indifférente aux faits. Enfin, tous les auteurs, à l'exception notable du premier, traitent pour l'essentiel de la France sans l'annoncer explicitement, comme si cela allait de soi, comme si l'hexagonal se confondait avec l'universel – ce qui témoigne pour le moins d'un certain ethnocentrisme ! Mais ne sombrons pas dans un pessimisme exagéré : il reste l'espoir que Christian Bromberger voudra bien ne pas trop tarder à nous rassasier de Trichologiques à la mesure de la richesse et de l'intérêt du sujet.

NOTES

1. Paris, Nathan, 2001 : 84-85.